De la Danse.

IMPRIMERIE DE GOETSCHY,
Rue Louis-le-Grand.

DE LA

DANSE

CONSIDÉRÉE

SOUS LE RAPPORT DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE,

PAR P.-E. ALERME,

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE A PARIS.

PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS,

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES THÉATRES.

1830

GV1595
.A4

7957A2
Gu2 42

AVANT-PROPOS.

EN écrivant quelques lignes sur la danse de ville, c'est-à-dire la danse bourgeoise [1], je n'ai d'autre but que celui d'être utile aux jeunes gens destinés à vivre au

[1] Il ne sera nullement question ici de la danse théâtrale.

milieu de la bonne société, ainsi qu'aux pères et mères de famille qui tiennent au bon maintien de leurs enfants.

Je serais trop heureux si je pouvais, par mes observations, contribuer à faire disparaître le mauvais goût et les manières communes qui se sont tout à coup introduits dans la plus haute classe du monde.

Si l'on veut faire quelques pas rétrogrades, on verra bientôt la cause d'une pareille décadence. Tout le monde sait que naguère on dansait; maintenant on saute.

Il est vrai que depuis quelques années les bons maîtres à danser ont été confondus avec les médiocres, parce qu'on ne tient plus au choix pour ce qu'on en fait aujourd'hui; mais ceux qui ont prouvé, par les élèves qu'ils ont formés, que cet art est de la plus grande efficacité pour le développement de la jeunesse, ne peuvent plus donner une leçon de danse avec les principes qui leur ont servi à former des sujets distingués dans cet art noble et gracieux.

Il existe bien certainement une grande différence entre la tenue que l'on a aujourd'hui et celle que l'on

possédait autrefois. De tout temps, les Français ont dansé avec noblesse, partout ils étaient cités comme des modèles de perfection dans ce genre de talent; maintenant ils se poussent comme des personnes qui auraient tout-à-fait perdu la raison. C'est particulièrement sur cette espèce de désordre répandu partout que je désire m'expliquer clairement. Je sais que mon style est celui d'un homme peu exercé à écrire; néanmoins je tâcherai de me faire comprendre de tout le monde et particulièrement des jeunes gens, parce que c'est spécialement à la jeunesse que j'ai essayé de me rendre utile. Je signa-

lerai également quelques ridicules qu'ils ont adoptés, espérant qu'ils voudront bien me pardonner en faveur de mon intention. Puissé-je ne pas trop ennuyer les personnes qui voudront bien me lire, et obtenir la renaissance d'un art qui depuis trop long-temps se voit délaissé.

De la Danse.

A danse est une récréation que la nature nous a inspirée, et qui semble nous avoir été donnée pour exercer agréablement la vivacité de notre jeunesse. Nous en avons fait, par la suite, un art utile, en établissant des princi-

pes qui en ont facilité le développement. En pratiquant les exercices qui conduisent à l'exécution, nous avons découvert, dans nos facultés physiques, les moyens de porter cet art au plus haut point, particulièrement pour ce qui est de la souplesse du corps et de son agilité. De là sont nées les règles nécessaires pour parvenir à des résultats certains, et ce n'est que par notre persévérance que nous sommes parvenus à danser mieux qu'aucune autre nation de l'Europe.

Chez tous les peuples civilisés, la danse est aujonrd'hui un art qui préside aux agréments des soirées récréatives. Il n'est pas un être valide qui ne se sente animé du désir d'essayer ses forces en voyant les deux sexes se réunir noblement l'un et

l'autre pour exécuter avec un parfait ensemble des enchaînements de pas simples et composés artistement. C'est là que l'intelligence et la grâce ne laissent rien à désirer, lorsque chacun figure à son vis-à-vis avec ce maintien noble qui convient aux personnes bien élevées, et que les physionomies se colorent et prennent de l'expression. Alors on voit un tableau mouvant que la main du plus habile peintre ne saurait rendre.

Il est, sans doute, bien agréable de pouvoir conduire ses enfants dans une société, sans craindre qu'ils s'y présentent maladroitement. Un salut ou une révérence faite décemment annonce de suite que l'on n'a pas négligé cette branche essentielle de leur éducation. Je la cite comme

très essentielle par ce qu'une leçon de danse doit s'appliquer particulièrement à la bonne tenue. Quelle joie n'éprouve point un père ou une mère qui voit l'objet de ses plus chères affections briller dans une belle assemblée et quelquefois même en faire le plus bel ornement? Est-il quelque chose de plus satisfaisant que d'entendre sincèrement complimenter l'être qui nous intéresse le plus au monde? De se voir, pour ainsi dire, renaître dans ses enfants et de retrouver, en eux, la grâce que l'on possédait dans sa jeunesse? Ces plaisirs paternels ne peuvent être connus que des parents qui savent remplir scupuleusement les devoirs que la nature leur impose envers leurs enfants.

Mais aussi, quels reproches n'ont pas à

se faire ceux qui ayant fait élever leurs enfants sous leurs yeux, se sont familiarisés à les voir grandir avec des tics qui les ont contournés et rendus difformes : il me semble que c'est une insouciance inexcusable. Ne vaudrait-il pas mieux ôter une légère somme sur leur dot et en faire un sacrifice pour payer un maître, qui leur ferait voir à temps; le danger de se livrer à l'indolence, c'est une triste économie que celle que l'on fait aux dépens du bien particulier de ses enfants, malheureusement on s'en aperçoit toujours trop tard.

Beaucoup de jeunes personnes sans contredit se sont développées favorablement sans le secours de l'art, mais le nombre en est infiniment moins grand que l'autre; et c'est un bonheur sur lequel il ne faut

pas compter. La nature est bizarre et par cela même on doit toujours se mettre sur ses gardes et se méfier de ses caprices. Tant qu'une jeune personne n'est pas entièrement formée, on doit craindre une variation défavorable à sa conformation ; aussi arrive-t-il, que tel jouit en menant ses enfants dans le monde, et qu'un autre se plaint amèrement de n'avoir pas prévu assez tôt ce qu'il n'est plus possible d'empêcher.

Le plus grand ridicule qu'on puisse avoir est, je crois, de se présenter dans une société pour n'y faire voir que de la pesanteur et un air embarrassé. C'est une gêne que les jeunes gens pourraient éviter, s'ils mettaient un peu plus d'importance à leur maintien. Il est vrai que mon langage

est loin d'être en rapport avec le leur, puisqu'ils prétendent qu'il est du bon ton de posséder un certain laisser aller; ce qui fait souvent croire qu'ils ne peuvent pas se tenir droit sur leurs jambes.

Cependant, je le dirai sans préambule, si l'on persiste à conserver ce soit disant bon ton, on verra, par la suite du temps, une grande partie de la jeunesse contrefaite et particulièrement les demoiselles qui passent ordinairement, leurs premières années renfermées dans des pensionnats; et qui sont continuellement attachées à des occupations paisibles qui souvent les empêchent de croître et leur retirent même les forces. Il ne serait pas difficile de mettre sous les yeux les travaux qui les tiennent journellement dans une attitude courbée;

ce qui contribue beaucoup à leur donner des maux d'estomac et des maladies de poitrine qui occasionent souvent des infirmités.

Un jeune homme, a beaucoup plus de moyens d'éconduire ces funestes accidents, parce qu'il peut aller plus librement seul. Il peut d'ailleurs se livrer à tous les exercices du corps, tels que l'équitation, l'escrime, la natation, la chasse; et quantité d'autres exercices qui stimulent ses forces et lui facilitent les moyens de croître favorablement. Cependant il peut encore, malgré tous ces avantages, s'établir en lui une marche opposée à un bon développement.

Quant aux demoiselles, je ne vois point où sont les moyens qu'elles peuvent pren-

dre d'elles-mêmes pour se garantir d'une mauvaise tenue. Il n'est pourtant pas probable qu'elles puissent s'en préserver, si elles ne font rien pour cela. Ce n'est pas en passant la moitié de leur temps, la tête penchée sur leur cahier, et l'autre moitié à coudre, broder, toucher du piano, pincer de la harpe, dessiner, ou toute autre chose semblable qui les tient continuellement dans la même position; qu'elles peuvent éconduire ce danger. On admirera toujours les jeunes gens qui possèdent une bonne instruction et des talents d'agréments, tels que la peinture, le dessin, la musique, etc. Mais tous les moments ne sont pas propices pour les faire connaître, au lieu que la mauvaise tenue et les difformités du corps les suivent partout et ne peuvent se soustraire aux regards. Par

exemple, lorsqu'une jeune personne est à la promenade, n'est-il pas pénible qu'avec une belle taille et une jolie figure, elle ait une épaule plus haute que l'autre, ou le menton en avant; les pieds tournés en dedans, et la taille de travers; certes, tout cela n'ôte rien à ses talents, mais je crois aussi que ces talents ne rétablissent point ce qui manque aux agrémens de sa personne.

C'est pourquoi, la danse, envisagée sous le rapport de l'éducation physique; n'est pas une chose si futile qu'on pourrait le croire. Beaucoup de personnes la considèrent, seulement, comme une chose d'agrément sans regarder plus loin; de sorte qu'à leurs yeux ce n'est qu'un enfantillage. Cependant je crois devoir leur faire

observer que les plus jolis pas de la danse ne sont que très accessoires au résultat que l'on doit obtenir de ses leçons; c'est sur un point plus important qu'il faut porter ses vues. Il est sans doute amusant de savoir faire des enchaînements de pas et de connaître les figures de contredanse : mais n'est-il pas possible de faire tout cela avec une très mauvaise tenue? eh! d'ailleurs, ce que je cite ici peut être fait par tout le monde, même par ceux qui sont contrefaits, pour cela un peu d'intelligence suffit. Je représenterai donc qu'un grand nombre de pas faits avec les pieds mal tournés, les pointes en l'air, les genoux cagneux, les reins mal tenus et le dos rond, doivent être désagréables à voir, il vaudrait mieux ne rien faire. On ne devrait pas oublier que nous sommes dans l'habitude d'exiger des

autres, par réciprocité, il est vrai, des perfections que nous ne possédons pas. Nous sommes toujours trop indulgens pour nous mêmes, et jamais assez pour nos semblables; notre prévention naturelle nous aveugle plus ou moins sur nos défauts, et c'est ce qui nous porte à nous croire toujours mieux que nous ne sommes réellement. Il faut remarquer ici que je n'applique ces observations qu'aux défauts du corps et non à ceux de l'esprit.

On peut aisément s'apercevoir que la critique qui se glisse journellement dans la société n'est, ordinairement, lancée que par des personnes plus ridicules par leurs mauvaises tenues que celles qui en font le sujet. Mais puisqu'on nous juge presque toujours par nos dehors, il est évident que

nos qualités extérieures nous favorisent avant toute autre chose, aux yeux des personnes qui auraient quelque intérêt de nous connaître plus particulièrement, et qui n'ont point eu jusqu'ici, l'occasion d'apprécier les perfections ou les imperfections de notre esprit. Il est incontestable que les regards se fixeront plutôt sur une personne grâcieuse que sur celle qui ne l'est pas.

Pourquoi se donne-t-on la peine de travailler sur un instrument, ou bien d'exercer la voix pour la rendre plus claire ? En un mot, pourquoi désire-t-on acquérir des talents? C'est bien certainement, pour se rendre présentable dans le monde.

On pourrait me dire que les personnes

qui s'occupent ordinairement de ces sortes de choses, se passionnent tellement pour les objets qui les captivent, qu'elles n'ont pas besoin de rechercher le monde pour être en société : cela peut être vrai, mais il me semble que c'est au contraire parce que l'on sent ce que l'on vaut, comparativement aux autres, qu'on veut s'y montrer, dans ce monde, qui nous accueille, en raison de notre savoir.

J'ai remarqué que notre modestie, quelque grande qu'elle soit, laisse toujours une petite place à l'ambition; nous nous contentons rarement de notre seule approbation, nous désirons ordinairement obtenir celle des autres. C'est précisément ce sentiment bien louable, sans doute, qui nous donne l'assiduité du travail et

nous fait vaincre de nombreuses difficultés.

Si nous avions la certitude que nos talents seront toujours ignorés, nous n'aurions pas ce courage que nous donne l'espoir de les faire connaître immédiatement après les avoir acquis. Ainsi donc, puisque l'on prend tant de peine, soit pour tirer des sons mélodieux d'un instrument, soit pour faire entendre une belle voix, ou pour imiter et même embellir la nature, au moyen de couleurs et de pinceaux dirigés artistement; pourquoi nos jeunes et jolies personnes d'aujourd'hui semblent-elles ne vouloir s'occuper que de tout ce qui n'est pas elles? Est-ce qu'elles nous croient moins admirateurs de leurs personnes que de leur savoir? Pensent-elles que, lorsqu'elles

viennent de briller par leurs talents, toutes les conditions nécessaires pour plaire dans ce monde exigeant, soient remplies? Pour devenir parfait, je crois qu'il ne faudrait jamais croire qu'on l'est, et toujours travailler à se perfectionner. Ce chapitre va me fournir l'occasion de faire ici une remarque relative à mon principal sujet.

Supposons qu'une demoiselle possède au plus haut degré tous les talents dont j'ai parlé ci-dessus, par un sentiment auquel personne n'est indifférent, elle voudra les faire connaître. Le désir de rivaliser avec quelques personnes de son mérite la stimulera au point de chercher à faire encore mieux, s'il est possible; mais pour cela il faudra, indispensablement, qu'on la mène dans le monde; alors elle se trou-

vera en évidence et par conséquent sa tenue, ses grâces, sa tournure (si toutefois elle a su s'en donner) seront observées avant ses talents. C'est envain qu'elle s'efforcerait de cacher les défauts de sa conformation, si ce malheur existait, à des yeux scrutateurs exercés à distinguer; dans un instant, toutes les personnes qui composent une grande réunion, les auraient bientôt découverts; mais, quoiqu'il en soit, voilà une jeune personne arrivée au but auquel elle aspirait depuis long-temps, et c'est peut-être le seul moment où elle pense qu'il va falloir briller autant par l'extérieur de sa personne que par ses talents.

Ici, elle se pare de ses plus beaux atours. La tendre mère, au comble de la joie, vient prévenir sa fille bien-aimée, que la voiture

est prête ; on part et bientôt on est transporté dans un superbe hôtel magnifiquement illuminé. On annonce ces dames ; aussitôt elles sont introduites dans une assemblée déjà très-nombreuse et qui, à chaque instant, s'augmente par l'arrivée d'autres jeunes personnes, mues comme celle-ci du désir de briller, non par le charme d'un esprit bien cultivé, car l'usage de la bonne compagnie n'admet pas de conversation suivie dans une réunion où tout le monde ne se connaît pas; en conséquence, il serait totalement inutile de penser à toute autre chose qu'aux talents d'agrément pour se faire distinguer en ce moment.

Ainsi donc le piano est ouvert ; la harpe est accordée ; les pupîtres sont disposés ;

la musique est placée; on n'attend plus que la charmante virtuose; personne ne la connaît encore; elle est pourtant ici; son cœur bat fortement; elle dissimule, autant que possible, l'émotion qu'elle éprouve; la joie, la crainte troublent en ce moment son esprit; enfin elle va paraître et sortir de cet état d'anxiété; la maîtresse de la maison vient lui faire l'invitation accoutumée; celle-ci se lève et présente sa jolie main tremblante avec une timidité et une candeur angélique; on la conduit vers l'instrument au milieu de la foule attentive à l'examiner; elle s'assied et son triomphe commence.

Une fantaisie, un caprice de nos plus célèbres compositeurs sont entendus dans le plus grand silence; le final du second

morceau est à peine terminé, que tout le monde satisfait, enchanté, cède à l'enthousiasme que lui fait éprouver une musique délicieuse et si bien exécutée. Chacun dans l'enchantement, s'empresse de faire son compliment à la nouvelle muse d'Apollon : « Mademoiselle, c'est divin, c'est admirable! Il est impossible d'avoir plus de goût, plus d'expresssion! jamais on n'a fait sentir le charme d'un sentiment musical plus parfait !..... »

Je crois qu'après un pareil succès, une jeune personne doit être satisfaite d'elle-même. Les justes éloges qu'elle vient de recevoir, sont autant de félicités qui doivent l'encourager pour l'avenir et lui préparer encore de nouveaux suffrages. Il serait fâcheux qu'un sujet de tristesse vînt en ce

moment troubler son bonheur, et pourtant cela doit lui arriver; mais laissons-la ainsi que sa mère, jouir de ce moment de satisfaction.

Nous avons quelquefois une volonté absolue qui nous porte à faire la dépense de tout notre courage pour obtenir une chose difficile, il est vrai, mais qui nous plaît et enchaîne tellement toutes nos idées, que nous avons de l'antipathie pour tout ce qui n'est pas l'objet qui nous a fixé. C'est par cela même qu'on néglige souvent d'apprendre diverses choses qui peuvent ajouter au bonheur de la vie. Les gens qui se sont livrés à l'enseignement, sont à même de voir cela journellement. Un professeur peut avoir pour écolière de musique une demoiselle remplie de moyens; mais si

elle n'a aucun goût pour ce genre de talent, et qu'elle ne l'apprenne que pour complaire à ses parents, on peut présumer ce que seront ses progrès. D'autres professeurs éprouvent les mêmes désagréments, soit pour le dessin, la peinture, la danse, etc. Or, comme il faut qu'un maître soit secondé de son élève, et qu'ils doivent, selon les règles du bon sens, faire tous les deux la moitié du chemin pour arriver au but qu'ils se sont proposé; je ne pense pas qu'un maître, quel qu'il soit, puisse faire un sujet distingué d'une personne qui n'a ni vocation ni bonne volonté.

Une leçon de danse, par exemple, exige plus d'attention que n'en demanderaient beaucoup d'autres d'un genre différent:

cela peut paraître singulier, mais je vais en donner la raison.

Les professeurs de danse n'ont point fait, jusqu'à ce jour, l'emploi de modèles qu'ils auraient pu faire lithographier ou graver (un petit nombre aurait suffi), pour faciliter aux élèves les moyens de s'exercer en l'absence du maître, en mettant sous leurs yeux un de ces modèles, au bas duquel on aurait expliqué les moyens nécessaires pour bien apprendre à faire un pas.

Il me semble que cette ressource était praticable aussi bien pour la danse que pour le dessin, la peinture, l'écriture et la musique. Peut-être y ont-il pensé, mais pas un ne l'a mise à exécution pour l'enseignement. Quelle que soit la cause de cette

négligence, ce vide n'en existe pas moins dans leur profession. Ce moyen n'étant pas mis en usage, il en résulte que l'écolier qui n'a pas pris sa leçon avec une grande attention, n'a rien appris. Le maître emporte en s'en allant le pas qu'il voulait laisser à son élève, et il faut attendre son retour pour apprendre de nouveau le même pas. Il me semble que voilà déjà un inconvénient qui nécessiterait la méthode ci-dessus indiquée; car c'est peut-être le seul art pour lequel le maître ne laisse pas de modèles à ses élèves afin qu'ils puissent étudier seuls.

Les progrès dépendent plus souvent des élèves que du maître; il en est qui en font plus dans six mois que d'autres en un an. Bien certainement cela existe dans les arts comme dans les sciences; il n'est pas donné

à tout le monde de saisir promptement et avec facilité ce qu'il apprend ; mais la raison devrait au moins indiquer qu'il faut, dans tout ce qu'on veut savoir, de l'attention, de la bonne volonté et du courage ; c'est précisément ce qui fait la différence des progrès que l'on doit exiger des élèves. Les trois quarts ne répondent pas aux soins que les maîtres veulent leur donner, et ce manque de zèle existe presque toujours chez ceux qui n'ont point de moyens et qui devraient au contraire s'employer davantage ; car lorsque vous faites venir un professeur de danse pour recevoir ses leçons, il faut être bien persuadé que c'est de votre propre personne dont vous voulez tirer parti et non de celle du maître ; ce n'est que pour recevoir ses conseils et observer les moyens qu'il donne pour parvenir, mais

non pas pour le regarder danser sans chercher à faire ce qu'il a indiqué.

Il y a aujourd'hui beaucoup d'écoliers qui se refusent à faire tout ce qu'on veut leur enseigner, sous prétexte qu'on ne danse plus maintenant en société ; quelle raison alors les force de faire venir un professeur, puisqu'ils ne veulent plus rien apprendre? Il me semble qu'ils pourraient lui éviter une démarche qui, par fois, devient pour lui une espèce de mystification; car du moment qu'un maître est capable de bien remplir l'objet pour lequel il se présente, on doit, je pense, avoir pour lui quelque considération. Toutes les professions sont estimables quand elles sont utiles.

Je sais que celui qui enseigne la danse,

briguerait à tort la possession d'un grand esprit. Cela n'est pas d'une nécessité absolue dans sa profession; il est même présumable que s'il avaitl'avantage d'avoir acquis une grande instruction et qu'il en voulût faire usage dans ses moyens d'enseignemens, il courrait le risque de jeter de l'obscurité sur son objet principal. Alors on pourrait le regarder comme un fat qui veut, sans motifs, faire des périphrases; ce serait à mon avis plus déplacé dans cette profession que dans toute autre. Les combinaisons de la danse de ville ne sont pas assez multipliées pour que le maître ait besoin de ces emphases qui ne sont ordinairement que de l'affectation dans le langage; cependant il doit y apporter assez de lucidité pour ne point laisser de doute sur ce qu'il faut indispensablement qu'il

explique, mais comme il peut se faire qu'un maître à danser ait bien approfondi son art et qu'il ne possède pas assez la facilité du langage pour s'énoncer clairement, il serait, pour cela même, très-urgent de faire imprimer les principales règles de la danse et d'y joindre les modèles lithographiés dont j'ai parlé plus haut, afin de faciliter le maître et l'écolier.

Il serait encore possible qu'un maître dont le talent est généralement reconnu se trouvât trop avancé en âge, et qu'alors l'exécution lui manquât : conclurait-on de cela qu'il n'est plus propre à démontrer, et que, du moment que celui qui enseigne à danser n'a plus de jeunesse, il faut qu'il renonce à son état? Cela n'est pas supposable.

Les élèves aiment bien, sans doute, que l'on fasse devant eux le pas qu'ils veulent apprendre; mais, pour le rendre parfaitement comme le maître doit le leur faire faire, il faudrait que lui-même s'exerçât journellement, afin de ne jamais faire voir à ses écoliers que des pieds tournés en dehors, les pointes très basses, et qu'il joignît à ces deux conditions essentielles une bonne tenue, de la grâce, et surtout une grande légèreté; chose que l'on ne peut conserver qu'en ne se fatigant pas à faire de grandes courses pour aller enseigner. Il est donc absolument nécessaire qu'il fasse l'emploi d'une théorie, telle qu'il puisse parfaitement tirer parti des moyens de son élève, et que celui-ci reçoive, également de son maître, toutes les inductions nécessaires à sa réussite.

Je ne vois pas alors la raison pour laquelle les maîtres à danser craindraient toujours de trop faire pour rendre leur profession plus précieuse, et pourquoi ils abandonneraient les améliorations qu'ils peuvent ajouter à leur enseignement. Seraient-ils donc moins courageux ou moins ingénieux que les autres artistes avec lesquels ils ont toujours été de pair? Verraient-ils avec indifférence l'art le plus utile à la santé décroître et tomber de jour en jour sans chercher à le relever, en ce moment, surtout que les arts vont toujours en avançant? Veulent-ils qu'on les accuse d'être les seuls qui se soient arrêtés dans l'élan de nos perfectionnements, au point où en est notre civilisation? Voudraient-ils faire dire encore d'eux ce qu'on disait autrefois des maîtres de

danse[1] ? Le temps et les progrès de nos lumières ont dû les éclairer comme toute la génération présente; ils doivent savoir qu'il serait choquant pour eux, dans le siècle où nous sommes, de laisser encore ce vieux préjugé s'éterniser, quoiqu'il ne soit rien moins qu'absurde. Il est vrai qu'il y a dans la profession de maître à danser, ainsi que dans les autres professions, des charlatans qui ne restent jamais courts devant une demande souvent trop exigeante. Si, par exemple, un écolier, s'adressant à un de ces hommes à tous savoirs, lui dit: « Monsieur, je n'ai jamais appris à danser; « je désire prendre de vos leçons, mais à « la condition que vous m'enseignerez, en

[1] On disait alors qu'ils n'avaient d'esprit que dans les jambes.

« très peu de temps, tout ce que je dois
« savoir ; j'ai une invitation pour un bal
« qui doit avoir lieu dans quinze jours, et
« je compte sur vous pour m'en tirer pas-
« sablement. Monsieur, dira notre homme
« qui ne doute de rien, vous pouvez cer-
« tainement compter sur moi ; mettez-vous
« d'abord en devoir d'apprendre la chaîne
« anglaise, et je vous promets qu'après
« cela tout le reste ira bien. Mais, Mon-
« sieur, dira l'écolier, je ne sais pas faire
« les pas ; comment vais-je faire pour vous
« suivre comme cela tout de suite ? Le
« maître : Marchez, Monsieur, marchez ;
« quand vous saurez les figures, les pas
« viendront tout seuls. Mais, Monsieur,
« il me semble que je ne pourrai jamais
« faire des pas si vous ne voulez pas vous
« donner la peine de me les enseigner. Je

« vous dis, Monsieur, que ceux que l'on « fait à présent se font sans qu'on y « pense. Ah! Monsieur, je vois bien que « vous ne connaissez pas ma méthode; « vous ne savez donc pas que Paris « fourmille de mes écoliers, et que je « ne crains nullement la concurrence; « je me fais fort, moi, Monsieur, qui ai « l'honneur de vous parler, de former en « deux mois des élèves parfaits. » Voilà, sans doute, un véritable audacieux; et pourtant une personne crédule, ou un étranger, peut y être pris; ils conviennent alors du prix des leçons, et c'est ainsi que l'on paie pour être trompé.

Mais dans cet échange d'argent qu'on fait contre un très petit nombre de leçons au bout desquelles on doit tout savoir,

est-il question de cette danse gracieuse qui donne de l'élégance au corps? de ce travail qui donne enfin cette harmonie, cette élasticité si nécessaire aux mouvemens qu'on emploie dans la danse pour n'être point roide dans son maintien? Non, cela n'est pas possible. Celui qui a la hardiesse de s'offrir pour remplir toutes ces conditions dans un si court délai, ne peut être qu'un ignorant ou un imposteur qui spécule sur la crédulité publique. On ne saurait trop se mettre en garde contre tous ces grands prometteurs qui, d'après leur langage insidieux, prétendent nous vendre le talent et le livrer même à jour fixe. Toutes les personnes sensées savent très bien qu'il n'est pas donné au pouvoir humain de niveler les facultés individuelles, ou de faire que

tous les élèves travaillent avec le même fruit.

La danse, loin de faire des progrès, n'est même pas restée stationnaire; elle est déchue à un tel point, que les jeunes gens d'aujourd'hui ne veulent pas croire qu'on ait si bien dansé autrefois; aussi disent-ils ouvertement qu'ils ne connaissent pas d'amusement plus sot que celui de la danse. Cela se conçoit aisément. Les deux sexes, rassemblés en grand nombre, éprouvent de l'ennui sans en examiner la cause, quoiqu'elle se présente ici dans toute son évidence. En général, ni les messieurs ni les demoiselles ne sont nullement préparés pour faire quelque chose de gracieux, ce qui les rendrait vraisemblablement plus intéressans les uns aux autres; ils ne sa-

vent comment employer toutes les mesures de l'air de contre-danse qu'ils écoutent à peine; ils partent ordinairement trop tôt ou trop tard, en se tenant plus ou moins mal; ils marchent continuellement, en ne regardant seulement pas la personne avec laquelle ils doivent figurer; toujours avides d'avoir fini ce qu'ils n'ont vraiment pas commencé, ils n'observent aucunement les marques d'égards ni le respect que l'on doit à sa parténaire. Voilà comme ils prétendent que la danse est absurde, et certes je ne m'aviserai pas de les contredire; car il est constant que, d'après ce qui se fait aujourd'hui dans les soirées dansantes, ils sont autorisés à le croire. Nul doute qu'il est aussi ridicule de se mettre à danser quand on ne le sait pas, qu'il le serait de vouloir

jouer d'un instrument qu'on n'aurait pas étudié.

La danse est à présent ce qu'elle était dans son enfance; on ne fait rien de plus que ce qu'on faisait à l'époque où les hommes ne connaissaient pas encore toute leur intelligence; on peut nommer cet art tout simplement la danse de la nature. Les sauvages n'en font pas moins que nous : lorsqu'ils sont dans leurs momens de joie, ils sautent, en faisant quelques gambades (comme font ordinairement les fous) sans mesure, sans autre intention que celle de démontrer, par leurs contorsions, qu'ils sont contens.

Cette dégénération du goût, pour ce qui a rapport aux graces du corps, ne flatte

pas infiniment les parens de la jeunesse actuelle ; les représentations qu'ils font journellement à leurs enfans m'en ont assez fourni la preuve.

CONVERSATION.

oici à peu près ce que j'ai pu retenir d'une conversation qui eut lieu entre une dame et sa demoiselle en ma présence; je crois pouvoir la transmettre ici sans paraître indiscret, et je pense qu'on y reconnaîtra quelques naïves vérités.

MADAME DE ***.

Ma fille, je vous en prie, tenez-vous donc mieux; depuis quelque temps vous vous négligez beaucoup.

MADEMOISELLE DE ***.

O maman ! je vous assure que je me tiens encore trop bien.

MADAME DE ***.

Comment cela, ma fille?

MADEMOISELLE DE ***.

Oui, maman; vous savez que mademoiselle de *** est sortie de la pension il y a bientôt un an?

MADAME DE ***.

Oui, ma fille.

MADEMOISELLE DE ***.

Vous savez, maman, qu'elle avait beaucoup de grâce et qu'elle dansait fort bien?

MADAME DE ***.

Oh ! certainement.

MADEMOISELLE DE ***.

Vous l'avez sans doute remarquée le jour où nous avons passé la soirée au bal chez madame de *** ?

MADAME DE ***.

Ma fille, il y avait tant de monde, que je l'ai à peine aperçue.

MADEMOISELLE DE ***.

Eh bien ! maman, je vous assure qu'elle danse à présent fort mal.

MADAME DE ***.

Qui vous a dit cela ?

MADEMOISELLE DE ***.

On ne me l'a pas dit; je l'ai regardée attentivement, et j'ai bien vu qu'elle ne tenait plus ses pieds en dehors, et qu'elle ne faisait plus aucun de ces jolis pas que nous faisions ensemble à la pension; elle ne sait même plus tenir sa robe.

MADAME DE ***.

Ma fille, mademoiselle de *** a tort.

MADEMOISELLE DE ***.

Mais, maman, je vous assure bien que non; car j'ai remarqué que toutes ces demoiselles faisaient la même chose.

MADAME DE ***.

Eh bien! ma chère enfant, je vous dirai

que toutes ces demoiselles avaient tort, et je vous demanderai si vous avez trouvé cela bien intéressant.

MADEMOISELLE DE ***.

Non sans doute, maman ; mais cela n'empêche pas que, lorsqu'elles m'ont vu danser, elles ne m'aient dit que je dansais trop bien, et que c'était ridicule.

MADAME DE ***.

Par exemple, voilà qui est nouveau!

MADEMOISELLE DE ***.

Oui, maman.

MADAME DE ***.

Et qu'avez-vous répondu, ma fille?

MADEMOISELLE DE ***.

Maman, je n'ai rien dit; mais je me garderai bien à l'avenir de danser comme on me l'a enseigné, parce que je ne veux pas être ridicule.

MADAME DE ***.

Eh bien! ma fille, si vous voulez prendre des manières semblables à celles que l'on a aujourd'hui, vous me ferez beaucoup de peine.

MADEMOISELLE DE ***.

O maman! je serais bien désolée si je vous affligeais en la moindre chose; mais je voudrais bien aussi ne pas faire différemment que tout le monde.

MADAME DE ***.

Tenez, regardez-moi, ma fille : j'ai passé le double de votre âge, et je me tiens encore mieux que vous. Croyez-vous que j'aurais conservé cette tenue si je m'étais négligée comme vous prétendez le faire ?

MADEMOISELLE DE ***.

O maman ! je le sais très bien ; mais aussi vous avez pu conserver les principes de bonne tenue qu'on enseignait alors, tandis qu'à présent cela paraît ridicule.

MADAME DE ***.

Mais, ma fille, vos principes sont encore les mêmes que ceux qu'on m'a donnés dans ma jeunesse, et puis il me semble que ce temps n'est pas déjà tant éloigné.

MADEMOISELLE DE ***.

Non, maman; mais ce n'est toujours plus comme cela qu'on se tient aujourd'hui.

MADAME DE ***.

J'en suis bien fâchée pour vous, ma chère amie; car ce qui est bien doit toujours se conserver, et l'on ne devrait jamais adopter ce qui est mal.

MADEMOISELLE DE ***.

Maman, vous savez bien que mademoiselle de *** a été souvent en soirée depuis qu'elle n'est plus au pensionnat? Ainsi je pense qu'elle a pu distinguer ce qui est bien d'avec ce qui est mal.

MADAME DE ***.

Comment cela, ma fille? Vous admettez que mademoiselle de *** a plus d'expérience que moi?

MADEMOISELLE DE ***.

O maman! je suis bien loin d'en avoir la pensée.

MADAME DE ***.

Mais cependant, ma fille, il me semble que vous ne vous en rapportez guère à mes avis, d'après ce que vous venez de dire à l'instant. Au reste, mademoiselle, dansez bien ou dansez mal, ce n'est pas la chose à laquelle je tiens le plus; c'est particulièrement votre tenue qui m'intéresse.

MADEMOISELLE DE ***.

Et voilà, maman, ce qui m'embarrasse beaucoup, car notre maître nous a toujours dit qu'il n'était pas nécessaire de se bien tenir pour mal danser.

MADAME DE ***.

Votre maître, ma fille, avait parfaitement raison; aussi je ne conçois pas qu'on ait adopté une manière de danser aussi niaise que celle que l'on a maintenant. Il n'y a pas de doute que cela ferait un vilain contraste si l'on voyait une jeune personne bien tenue, bien préparée, se mettre à marcher continuellement avec indolence, comme vous faites toutes; car, lorsque vous êtes à la danse, vous prenez un air tellement nonchalant, qu'on s'imagine-

rait que vous ne pensez pas à ce que vous faites.

MADEMOISELLE DE ***.

Oh! cela est bien vrai. Maman, avez vous vu le fils de monsieur le marquis de ***? Mon Dieu! comme il a mauvaise tournure! on croirait qu'il ne peut pas lever la tête; et, puis, je crois qu'il a une épaule plus haute que l'autre.

MADAME DE ***.

Ma fille, je l'ai très bien remarqué aussi. Tu sais, ma bonne amie, qu'il y a une figure de contre-danse que l'on nomme *la pastourelle*?

MADEMOISELLE DE ***.

Oui, maman.

MADAME DE ***.

Tu dois savoir alors qu'il y a un *solo* de huit mesures qui doivent être dansées par le cavalier seul ?

MADEMOISELLE DE ***.

Oh ! oui, maman. Quand j'étais à la pension, on nous faisait danser des quadrilles, et je tenais souvent la place du cavalier, parce que cela m'amusait beaucoup de danser les solos.

MADAME DE ***.

Eh bien ! mon enfant, quand le sien a commencé, il a d'abord ôté ses gants, puis ensuite il les a remis ; et c'est avec cela qu'il a rempli ces huit mesures.

MADEMOISELLE DE ***.

O maman! comme c'est gauche pour un jeune homme comme lui!...

MADAME DE ***.

Ma fille, je suis bien persuadée qu'il ne pense pas cela, et qu'il se croit, au contraire, charmant.

MADEMOISELLE DE ***.

Eh bien! maman, je lui en ferai mon compliment la première fois que je le verrai.

MADAME DE ***.

Non, ma chère amie; vous êtes trop jeune encore pour vous permettre de faire des observations, surtout à un jeune homme, cela ne conviendrait pas à une demoiselle bien élevée.

MADEMOISELLE DE ***.

Maman, je vous assure bien que je ne suis pas trop jeune pour me bien moquer de lui.

MADAME DE ***.

Oh! pour cela, je n'en doute pas; mais il ne sait peut-être pas qu'il a si mauvaise tournure, et cela pourrait le fâcher. Il faut toujours ménager l'amour-propre des autres.

MADEMOISELLE DE ***.

Vous avez bien raison, maman; je n'y songeais pas du tout, et je lui aurais sans doute fait de la peine sans m'en douter.

MADAME DE ***.

C'est pour cela, ma chère enfant, que

vous devez vous taire. Ces messieurs dansent fort mal, il est vrai; mais il y en a beaucoup parmi eux qui ont la prétention de croire que ce qu'ils font est très bien, et monsieur le marquis de *** pourrait fort bien être du nombre.

MADEMOISELLE DE ***.

Mais, maman, il ne fait pas un seul pas quand il danse; ainsi, je ne vois rien de plus insignifiant.

MADAME DE ***

Que veux-tu, ma chère enfant, c'est la mode; tu as dû voir que tous ces messieurs n'en font pas plus que lui. Encore s'ils n'étaient pas toujours à jouer aux cartes, cela serait moins monotone.

MADEMOISELLE DE ***.

Mais, maman, je croyais qu'il n'était permis qu'aux bons papas de jouer quand on est à la danse ?

MADAME DE ***.

Ma bonne amie, c'était comme cela il n'y a pas encore bien long-temps; ces messieurs alors étaient sages, ils ne se laissaient pas entraîner par l'appât du gain. On ne voyait pas la table de jeu couverte d'or comme elle l'est aujourd'hui ; mais depuis que les jeunes gens ont pris la place des vieux, c'est bien différent ; rien ne les arrête.

MADEMOISELLE DE ***.

Ma foi, maman, je vous dirai que je ne comprends rien à tout ce qui se pratique

dans la société; mais je trouve que c'est fort ennuyeux de ne pas pouvoir danser comme on le désire. Il est vrai, maman, que l'on joue beaucoup trop vite les contre-danses et qu'on n'a pas le temps de faire ses pas [1]: cela peut fort bien convenir aux personnes qui ne savent que sauter, mais pour mon compte, j'en suis bien contrariée.

MADAME DE ***.

Vous avez raison, ma fille, c'est encore ce qui perd la danse; et à moins que cela ne change, je ne vois plus quel agrément vous pourrez avoir en société.

MADEMOISELLE DE ***.

Eh! bien, maman, je ne fais que d'en-

[1] Le vrai mouvement de la contre-danse doit être fixé par le N° 116 du métronome.

trer dans le monde et je vous avouerai que je m'en faisais une toute autre idée. On ne s'y amuse guère.

MADAME DE ***.

Mais, mon enfant, n'allez pas croire que ce soit toujours comme cela, et d'ailleurs il n'y a guère que la danse qui soit négligée à ce point ; mais cela ne durera pas toujours. En général tout ce qui est de mauvais goût n'est pas de longue durée. Ainsi, ma bonne amie, que rien ne t'inquiète à cet égard ; persuade-toi bien que nous rappellerons bientôt nos manières gracieuses, et qu'alors nous ne les abandonnerons plus. Mais pour le moment, mon enfant, il ne faut pas songer à bien danser; la foule est trop grande dans les soirées d'aujourd'hui. On se presse, on s'entrepousse, au point

que cela devient un abus qui finirait par introduire la licence dans la bonne compagnie, si l'on n'y apportait pas quelque changement.

MADEMOISELLE DE ***.

Il serait à désirer, maman, que le changement dont vous parlez fût prochain; car si les jeunes gens conservent encore longtemps la mauvaise tenue qu'ils ont maintenant, ils en auront une telle habitude qu'ils ne pourront plus s'en défaire.

MADAME DE ***.

Ma bonne amie, ta réflexion est fort juste, mais à qui serait la faute? Il est constant qu'une mauvaise tenue amène avec elle une vieillesse prématurée; mais comme chacun tient à sa conservation et qu'une

bonne conformation n'est pas à dédaigner, je présume bien que l'on reprendra très-incessamment ce genre d'exercice dans lequel la jeunesse peut se distinguer, et qu'alors tu pourras t'en amuser comme toutes les jeunes personnes de ton âge.

MADEMOISELLE DE ***.

Maman, je sens tout le prix de l'intérêt que vous me portez. Votre tendresse pour moi m'est un sûr garant que vous ne voudrez jamais que ce qui peut m'être favorable. Je vous assure maintenant que je préfèrerais plutôt ne jamais aller en soirée que de m'y montrer pour danser aussi mal que le font la plupart des demoiselles, et puis vous me faites trop bien voir le danger auquel on est exposé en se livrant à une mauvaise tenue. « J'aurais

» tant de chagrin si je me voyais contre-
» faite ! »

MADAME DE ***.

Ma chère enfant, je suis enchantée de votre résolution ; je n'en attendais pas moins de votre raison. Votre excellent cœur et les bons principes de morale que vous avez reçus ne me laisseront jamais de doutes sur votre soumission.

IL est cependant à remarquer que la danse française n'est pas totale-

ment abandonnée, et qu'elle est plus en faveur chez les étrangers que dans son pays natal; car les Anglais et les Russes, qui ne restent pas en arrière quand il s'agit d'adopter des choses utiles, en font aujourd'hui une branche spéciale de leur éducation.

Les anciens Grecs et les Romains avaient tellement senti la nécessité de cet art pour former des jeunes gens bien developpés, qu'ils avaient établi des académies, dont le gouvernement faisait les frais. Par ce moyen, les enfants des deux sexes étaient généralement bien conformés, et les hommes se trouvaient toujours disposés à supporter les fatigues de leurs travaux militaires, de même qu'ils trouvaient dans cette récréation tout-à-fait innocente un

moyen d'éconduire tout sujet de tristesse [1].

Ce moyen ne pourrait plus servir aujourd'hui, parce que l'amour-propre n'est plus de la partie. D'ailleurs ce sentiment qui nous porte toujours à bien faire, venant à s'en mêler, rencontrerait beaucoup d'obstacles, attendu qu'il faut être préparé pour bien exécuter la danse. Nos articulations ne peuvent pas obéir tout-à-coup à

[1] Les anciens se faisaient une gloire d'être robustes : leurs plaisirs étaient des exercices violents. Ils ne passaient point leurs jours à se faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languissamment d'une maison dans une autre leur ennui et leur inutilité.

(*Extrait des OEuvres de Voltaire.*)

notre volonté; il faut de l'habitude et celle-ci ne s'obtient qu'avec de la pratique et le temps.

Dans la danse, ce ne sont pas les pas qui sont jolis, ce n'est que la manière de les faire qui les rend agréables. Le soin que l'on met dans leur préparation, et le goût qu'on y apporte, en font le seul charme.

Il a toujours été convenu que pour bien danser il fallait avoir les pieds tournés en dehors, les pointes très-basses et le corps droit. Ce sont les trois principales choses que l'on doit obtenir de soi-même avant de chercher à s'enlever de terre. Il y a différents exercices qui aident à y parvenir et que l'on peut pratiquer seul quand on a pris quelques leçons. Il faut indispensable-

ment se soumettre à les faire, autrement il n'y a rien de bien à prétendre.

Toutes les personnes qui ont de bonnes jambes peuvent sauter, mais toutes ne peuvent pas danser, chose qui est bien différente.

La danse a sa portion de calcul comme tout ce qui dépend de nos facultés intellectuelles. Je ne doute nullement que celui qui a l'adresse de bien tacter ses pas et de les varier avec précision sur la mesure qui lui est donnée par le musicien, ne soit supérieur dans tout ce qu'il voudra apprendre à celui qui ne montrerait pas les mêmes facilités.

Il y a dans la danse des temps et des

mouvemens qui ont des valeurs longues et brèves, telles que les notes de la musique; il y a également des deux pour une, comme des trois pour deux, des six pour quatre, etc. En partant de ce principe, il est facile de voir que l'on peut multiplier les enchaînements de pas à l'infini; et, si l'on voulait y mettre l'importance que mérite son utilité, non-seulement sous le rapport des avantages qu'on en peut tirer pour le bien du corps, mais encore pour prévenir des maladies affreuses auxquelles les enfants sont souvent exposés par la faiblesse des parents imprudents qui s'aveuglent sur les dangers auxquels ces jeunes créatures, sans expérience, sont en proie par suite de l'inaction à laquelle la plupart sont contraintes pendant tout le temps qu'exigent leurs études; si on voulait enfin examiner ce genre

d'exercice dans tous ses rapports favorables à l'espèce humaine, on en retirerait un bien d'autant plus précieux pour ces enfants, que outre l'adresse (1) et les grâces qu'ils acquerraient, on aurait la double satisfaction de les voir forts et presque toujours bien portants.

C'est spécialement sous un point de vue philantropique, que nous devrions faire usage du mécanisme de la danse, aujourd'hui. Nos goûts, nos mœurs sont tellement changés, que nous ne trouvons plus de plaisir à nous livrer à cette salutaire récréation. Les seuls délassements d'esprit que l'on prend à présent, sont les spectacles et le jeu; on ne serait même pas de

(1) Sans adresse, on ne peut pas bien danser.

bon ton dans une société si on ne risquait pas quelques pièces d'or à la bouillotte ou à l'écarté : En sorte que ceux qui ne peuvent ou ne veulent point perdre de l'argent ne sont pas les gens qu'il faut pour faire partie d'une grande soirée. C'est ainsi que les jeunes gens qui sortent des pensionnats arrivent dans le monde pour y contracter le plus dangereux de tous les défauts. Ils espéraient, dans cette existence nouvelle pour eux, recevoir encore des leçons d'urbanité ; mais au contraire, il faut qu'ils apprennent, dès ce moment à se roidir contre toute espèce de sensibilité humaine. Leur esprit agité a beau combattre, ils finissent toujours par tomber dans le piége qui leur est tendu. Cette funeste habitude une fois contractée, les travaux urgens sont abandonnés, la fortune s'altère

et comment trouver alors des ressources, quand on ne peut pas prouver que l'on ne s'est mis dans la gêne que par suite d'une spéculation honnête !.... Mais, quoique le vice peut être repoussé par toutes les personnes qui le rencontrent, je n'oublierai pas que ce n'est point à moi qu'il appartient de blâmer des coutumes que la raison et la sagesse réformeront sans doute.

Occupons-nous maintenant de notre charmante virtuose, et voyons si elle ajoutera encore aux heureuses idées qu'elle a laissées sur son compte.

Le salon n'est plus disposé comme il l'était. Aussitôt la musique terminée, tout se prépare pour la danse; les jeunes messieurs s'empressent d'inviter leurs dames.

On se doute bien que notre intéressante demoiselle n'est pas oubliée. Chacun, jusqu'ici, se persuade que les leçons de Terpsichore ont été pour quelque chose dans le travail qu'elle a fait, pour se distinguer en tout, de ses compagnes; enfin, on commence: mais hélas !.... quel désapointement !.... Cette jeune demoiselle ne sait pas faire un seul pas; elle avoue même qu'elle n'a jamais eu de goût pour la danse, et ce qu'il y a de plus piquant encore pour elle, c'est qu'elle est entourée de jeunes demoiselles qui dansent à ravir; mais cela ne serait encore rien si cette jeune personne n'avait pas négligé sa tenue au point de laisser tourner sa taille qui est entièrement torse. On aperçoit de plus ses pieds tournés en dedans et sa tête dans ses épaules. N'est-ce pas une chose affligeante

pour elle et pour ses parents ? N'est-ce pas un malheur auquel rien ne saurait plus remédier ? Voilà ce que lui a valu l'indifférence condamnable qu'elle a eu pour sa propre personne. Cette juste punition est, sans doute cruelle, mais elle est le résultat de la trop grande condescendance de ses parents, s'ils n'avaient pas eu la faiblesse de souscrire aux volontés et aux caprices de leur enfant; s'ils l'avaient forcé de faire un travail de corps, calculé pour combattre sa mauvaise tenue, ce malheur ne serait assurément pas arrivé : auraient-ils donc oublié que les talents d'agréments n'ont qu'un éclat passager, et que la conformation du corps, bonne ou mauvaise, est permanente ? Mais maintenant il est trop tard; il n'y a plus de remède; la nature ne cède ordinairement ses droits qu'en les

faisant payer bien cher : tôt ou tard elle prouve qu'on ne l'a pas bravée impunément. Je vais présenter ici un fait à l'appui de cette assertion.

Si l'on tournait les bras et les jambes d'un enfant qui vient au monde dans un sens opposé à celui de la nature, et qu'on l'enmaillotât de la sorte pendant un an ou quinze mois, au bout de ce laps de temps on verrait ses petits membres grandir et grossir dans le sens auquel on les aurait contraints depuis le jour de sa naissance; et si l'on voulait alors les remettre dans leur position naturelle, il faudrait imaginer des *mécaniques*, à l'effet de remettre ce malheureux enfant à la torture, et encore il serait très douteux que l'on parvînt à les ramener dans leur état pri-

mitif. Il en serait de même d'un jeune arbrisseau lorsqu'il est dans la végétation : prenez une de ses tendres branches, courbez-la et attachez-la ainsi ; elle succombera à cette violence, et prendra cette forme d'une telle force, que l'année suivante elle poussera dans sa courbe sans y être contrainte par aucun lien. Il est encore une remarque importante à faire, et je pense qu'il ne sera pas hors de propos de la mettre sous les yeux du lecteur, parce que les personnes qui ont voyagé seront à même de juger de la vérité du fait que je vais exposer.

Il y a, en France et chez les étrangers, des villes tellement pauvres et dénuées de toutes espèces de ressources, qu'il n'est pas possible à aucun professeur de s'y éta-

blir; par conséquent, les arts d'agrément y sont, pour ainsi dire, ignorés. C'est chez ces malheureux, abandonnés à eux-mêmes, que l'on trouve une quantité prodigieuse de gens contrefaits. Les journées suffisant à peine pour leur donner le temps de pourvoir à leurs besoins, ils n'ont jamais le temps de s'occuper de leur conformation, afin de se débattre contre les mauvaises dispositions de la nature. Leur corps, toujours affessé par la fatigue, se prête volontiers à toutes les déviations dont il est susceptible. Privés du secours de l'art, ils sont sans cesse exposés au danger, qui les poursuit et les atteint infailliblement, ne connaissant aucun moyen de se soustraire à un pareil malheur. Il paraît donc certain que le plus grand nombre de ces malheureux que nous voyons journelle-

ment dans les rues de Paris, nous viennent de ces misérables pays.

Il est toujours dangereux de laisser prendre aux enfans l'habitude de se mal tenir; rien n'est plus propre à détruire leur santé et à détériorer toute leur économie animale. C'est surtout à partir de quatorze à dix-huit ans que le danger devient éminent. A cet âge la nature fait un travail énorme sur eux; leur croissance paraît à vue d'œil, et les épuise au point, qu'ils perdent toutes leurs forces. Ils font souvent des maladies qui les mènent aux portes du tombeau. Ajoutez à cela, qu'ils commencent seulement à sentir le besoin d'apprendre, et qu'ils deviennent tout-à-coup studieux. Dès-lors, ils s'appliquent à l'étude, et perdent insensiblement la coutume de

jouer et de se fatiguer à différentes sortes d'amusements ; choses qui leur seraient beaucoup plus nécessaires alors qu'à l'époque où ils n'avaient encore aucune fatigue d'esprit. Il faudrait presque les forcer à prendre un moment de récréation ; leurs jambes deviennent paresseuses ; ils n'aiment plus que les travaux de tête, et, pendant ce temps, leur physique dépérit.

C'est à cet âge critique qu'ils ont besoin plus que l'on ne pense du secours de l'art pour les aider à surmonter cette faiblesse qui appauvrit leur tempérament. La gymnastique, dans cette occasion, pourrait être employée avec succès ; en la pratiquant journellement, le corps conserverait ses forces, et ne succomberait pas à l'épuisement de la croissance. A la suite de ce tra-

vail, on établirait l'exercice de la danse; et il est certain que ces moyens (rigoureux, il est vrai) rétabliraient l'aplomb du corps, et redresseraient même la colonne vertébrale dans le cas où il y aurait du dérangement.

Il y a des personnes très agées qui conservent toujours une démarche noble et le corps droit: on suppose alors que c'est un privilége que la nature leur a donné; mais je pense que c'est une erreur; il est plus probable que c'est une suite des soins qu'elles ont mis à surveiller leur tenue dans leur jeunesse. Cette bonne habitude, essence principale d'une bonne santé, assure presque toujours une croissance heureuse et un tempérament robuste.

Lorsque l'on tient la tête haute, et que

l'on efface les épaules, de manière que la poitrine soit toujours ouverte, on respire avec une grande facilité; les canaux n'étant obstrués par aucune courbe, et le buste étant continuellement bien tenu, les poumons se remplissent d'air aisément, et font leurs fonctions sans obstacles. L'effet contraire a ordinairement lieu chez les personnes qui n'ont pas cette importante prévoyance : les maux d'estomac, les oppressions, les douleurs de poitrine et les défaillances viennent à chaque instant les assaillir et abréger leur existence.

La faculté de médecine, quoique beaucoup plus savante aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été, s'occupe constamment de faire des recherches pour améliorer les moyens de guérir les maladies sans nom-

bre qui affligent l'humanité. C'est particulièrement dans la classe indigente que nos docteurs en médecine ont tous les jours occasion de déployer leur science. Cette classe d'hommes si recommandables est à peine aidée dans ses vues bienfaisantes; on ne fait rien pour éviter les maux qu'ils s'efforcent d'arrêter; la molesse, l'inaction et l'indolence, infaillibles armes dont se sert la paresse pour détruire le genre humain, viennent sans relâche leur donner de grandes occupations; tout repose sur leur infatigable courage; mais, trop souvent, il ne peut rien faire, parce qu'on s'y prend toujours trop tard pour leur demander conseil.

Qu'une jeune personne ait une petite plaie ou une légère contusion, on fera

promptement venir le médecin : le mal est apparent; nul doute qu'il existe : mais qu'une maladie de langueur ou qu'un épuisement occasioné par les causes meurtrières mentionnées ci-dessus, gîte dans ce jeune enfant, l'inquiétude sera moins grande, parce qu'on se figurera à tort (bien entendu) que cela tient à son faible tempérament, et qu'on ne verra pas les suites déplorables qui doivent résulter d'une négligence aussi coupable.

Il n'y a pas de substances médicales et même nutritives qui puissent remplacer le manque d'exercice ; et si l'on n'emploie pas cette ressource essentiellement bonne pour la jeunesse, on se prépare inévitablement de cruels regrets.

J'ai long-temps cherché à connaître les

causes qui nous ont fait prendre du dégoût pour tout ce qu'il y a de joli dans notre danse; j'en ai parlé aux personnes chez lesquelles j'étais appelé pour donner des leçons[1], afin de m'éclairer sur les observations que je voulais faire au sujet de cet art (réduit à rien); je n'ai pu tirer aucun indice sur les causes de ce prétendu dégoût, qui n'est, à mon avis, qu'un caprice auquel on s'est livré trop inconsidérément. Malheureusement, il a fait passer en habitude un genre de danse et des manières qui ne sont pas du tout élégantes. Parmi les personnes qui ont bien voulu s'entretenir avec moi de ce chapitre, plusieurs m'ont dit qu'on avait probablement pris ces mauvaises façons des étrangers qui

[1] J'exerce la profession de maître à danser.

sont venus en France. S'il en est ainsi, nous avons fait avec eux un mauvais échange; car ils ont pris ce que nous avions de bien, et nous avons adopté ce qu'ils avaient de ridicule.

Je n'ai jamais considéré l'agrément qu'on obtient de la danse comme une chose qu'on ne puisse remplacer, et je dirai même que si elle n'était pas indispensablement nécessaire à la santé des jeunes gens, on pourrait s'en passer toutefois en l'échangeant contre un autre genre de divertissement également actif. Mais comme il est reconnu qu'une bonne conformation est un bien inappréciable, et que les enfans, qui sont menacés de le perdre, par suite d'une excessive croissance ou par trop d'inaction, peuvent le conserver par

l'exercice de la danse, je dirai que celle d'aujourd'hui est en tout préjudiciable à la jeunesse; j'invoque donc de tous mes vœux le prompt retour de cette danse gracieuse qui aurait toujours dû être le partage de la bonne compagnie, espérant que ces vœux ne tarderont pas à se réaliser, et que nous serons enfin débarrassés de ces mauvaises manières qui excluent tout le charme des belles réunions.

On dit que les professeurs de danse faisaient trop bien danser il y a quinze ans; je ne dirai pas non, quoique je ne comprenne pas tout-à-fait ce qu'on veut dire par le mot *trop bien*: j'ai toujours cru qu'on ne pouvait pas faire bien et mal tout à la fois; car ces deux extrêmes diffèrent tellement, que l'un doit nécessairement em-

pêcher l'autre. Je crois plutôt que ce que l'on cite comme trop bien était alors une danse théâtrale, que l'on avait introduite dans les salons, et qui devait incontestablement choquer la décence, que l'on doit sévèrement observer.

Mais en admettant même que l'on ait franchi la limite voulue pour que les bonnes manières seules fussent admises dans la danse, il me semble qu'il était facile de ne pas la dépasser, en invitant messieurs les maîtres à se renfermer dans un choix de pas plus convenables dans un salon. Mais dans tous les cas, il n'y a pas de comparaison à faire aujourd'hui avec la danse de cette époque, car elle était alors très-intéressante. Toutes les personnes qui faisaïent partie d'un quadrille y mettaient l'amour-

propre de bien faire, et la curiosité des assistants était au moins satisfaite.

A présent, je le demande, que voit-on, qu'aperçoit-on de bien? On ne fait plus rien pour se distinguer; on serait même honteux de faire quelque chose qui montrât de l'intelligence. Il semble, parce qu'on a, soi-disant, trop bien dansé jadis, que les jeunes gens d'aujourd'hui doivent danser en dépit du bon sens; il arrive même très-souvent qu'ils terminent un quadrille sans qu'on ait pu distinguer une seule figure. S'ils font cela pour établir une compensation, ils peuvent croire que leur but est rempli; car je ne vois pas comment on pourrait s'y prendre pour parvenir à danser plus mal, surtout depuis dix ans; et dans la supposition que je viens de faire,

la balance serait amplement faite. Ils peuvent maintenant s'exercer et faire de grands progrès avant qu'on soit en droit de leur adresser le reproche qu'on a fait à leurs prédécesseurs.

J'ai un peu voyagé en France et à l'étranger; j'ai vu des pays charmants, où le site admirable semble dire aux êtres qui le parcourent : « Ne vous avisez pas de vou» loir me changer de forme ni d'aspect; la » nature m'a fait naître ainsi, pour vous » apprendre à l'admirer et à respecter ses » productions. » J'ai vu d'autres sites arides et tout-à-fait nus qui, au contraire, semblaient dire aux hommes : « Mortels » heureux! la nature en vous créant vous » a donné l'esprit et l'intelligence pour que » vous puissiez tirer parti de tout ce

» qu'elle a mis à votre disposition ; l'agri-
» culture vous est sans doute connue ;
» puisque vous faites naître, par le moyen
» de l'art et même lorsque la saison s'y
» refuse, toutes les substances végétales
» qui peuvent vous plaire, souffrirez-vous
» que nous restions plus long-temps sté-
» riles ? Ne savez-vous pas que partout où
» la main de l'art se montre on y recueille
» le tribut de ses bienfaits ? »

Ces idées me portent à croire que nous pouvons également perfectionner notre espèce, puisque nous sommes de même les produits de la nature, et que partout elle nous offre les moyens de nous servir de l'intelligence que nous tenons d'elle.

Certes, il ne dépend pas de nous de

naître d'un sexe ou de l'autre, et d'être petits ou grands; nous n'avons aucunement le pouvoir de nous créer, et nous devons par conséquent nous soumettre aux volontés immuables de la nature; il ne nous est donc permis que de nous perfectionner; c'est une tâche qu'elle nous laisse à remplir, et il me semble que nous pouvons le faire au physique comme au moral.

Ce n'est pas lorsque l'enfant a déjà quelques années qu'il faut s'occuper de son petit individu; c'est du moment même qu'il vient au monde que nous lui devons les soins les plus précieux. D'abord, je poserai en fait que l'emmaillotement est contraire à l'accroissement de ses forces; ses petits membres n'ayant pas encore la

moindre fermeté, succombent à la compression des liens qui l'enveloppent; dès ce moment, son corps souffre cruellement. Je considère donc cette coutume comme une tyrannie qu'on exerce sur cette chétive créature faute de raisonnement.

De tous les êtres qui ont vie sur la terre il n'y a que nous qui subissions une semblable oppression; nous ne recevons le jour que pour entrer dans une espèce de prison; mais que dis-je une prison ! il n'en existe pas, je pense, qui ne laisse au malheureux qu'on y renferme la faculté de mouvoir librement. Enfin, pourquoi attache-t-on les bras et les jambes de l'enfant qui naît? Quelle nécessité y a-t-il de l'ensevelir au moment même où la nature le fait sortir du néant? Craint-on qu'il fasse du mal? Aurait-

on peur qu'il acquît trop tôt les forces dont son petit être est privé ? ou bien serait-ce pour éviter la sugestion de la constante surveillance qu'on lui doit que l'on paralyserait son pauvre petit corps, au point de le tenir les trois quarts du jour et de la nuit dans un état de léthargie, afin de s'en éloigner à loisir ? Pense-t-on que la respiration d'un enfant dont les organes sont encore si faibles, ne soit pas interceptée quand on le place dans une position qui finit par le fatiguer, et dont il ne peut pas plus sortir que si c'était un objet inanimé ? Loin de profiter alors, il dépérit ; au lieu que s'il recevait l'impression de l'air, et s'il avait la liberté de jouir de ses petites facultés physiques, on le verrait profiter de jour en jour. Si cet usage, qui outrage la nature, n'existait encore que pendant

la nuit, on trouverait peut-être quelques motifs qui justifieraient ces dangereuses habitudes, attendu que la personne chargée du soin de l'enfant doit prendre ses heures de repos, et qu'il ne serait sans doute pas prudent de le laisser libre quand on cesse de le surveiller : mais le tenir encore comprimé dans le jour, c'est une cruauté qui ne trouve point d'excuse!

Voudrait-on nous faire croire que la propreté exige de tels moyens? Pense-t-on qu'un innocent, qui n'est souvent propre qu'en apparence, et qu'on laisse journellement deux ou trois heures impregné dans l'humidité de ces matières, soit dans un état de salubrité? Une pareille idée serait stupide; aussi ne peut-elle exister que dans l'esprit d'une nourrice mercénaire qui cher-

che tous les moyens d'abréger ses peines pour se livrer à la paresse. Il n'y a qu'une tendre mère qui soit capable de cette vigilance continuelle et de ces petites attentions si nécessaires à l'existence de son enfant.

Je vais cependant terminer ce chapitre; car j'avouerai franchement que le sujet dont je m'entretiens maintenant est beaucoup au-dessus de mon jugement; aussi ne me serais-je pas permis d'en parler, si celui que je traite ne s'y rattachait d'une manière directe. Je ne doute pas que mes idées sur les changements favorables que l'on pourrait apporter aux usages consacrés pour les enfants nouveaux-nés ne soient par fois erronées; je ne veux pas non plus faire une loi d'une chose que je propose dans la

seule vue, je le répète, de me rendre utile ; certes, je suis loin de prétendre persuader par mon faible raisonnement. Des hommes infiniment plus expérimentés que moi ont écrit sur ce sujet d'une manière tellement plausible, que vouloir y ajouter quelque chose me semblerait téméraire ; je me ferai même un devoir de citer quelques fragments de leurs ouvrages, et je présume que ces hommes célèbres pourront servir d'autorité suffisante et attester le besoin du changement de méthode que je sollicite pour la jeunesse ; dût-elle ne pas m'en savoir gré !

Voici ce que dit *Buffon* dans l'Histoire naturelle de l'homme :

« On ne peut pas éviter, en emmaillo-

» tant les enfants, de les gêner au point
» de leur faire ressentir de la douleur; les
» efforts qu'ils font pour se débarrasser
» sont plus capables de corrompre l'assem-
» blage de leurs corps que les mauvaises
» situations où ils pourraient se mettre
» eux-mêmes s'ils étaient en liberté. Les
» bandages du maillot peuvent être com-
» parés aux corps que l'on fait porter aux
» filles dans leur jeunesse : cette espèce
» de cuirasse, ce vêtement incommode
» qu'on a imaginé pour soutenir la taille
» et l'empêcher de se déformer, cause
» cependant plus d'incommodités et de
» difformités qu'il n'en prévient (1).

1 Vingt-cinq années employées à l'enseignement de la danse, et les remarques que j'ai été à même de faire pendant la croissance d'un grand nombre

» Si les mouvements que les enfants
» veulent se donner dans le maillot peuvent
» leur être funestes, l'inaction dans laquelle
» cet état les retient peut aussi leur être
» nuisible. Le défaut d'exercice est capable
» de retarder l'accroissement des membres
» et de diminuer les forces du corps; ainsi,
» les enfants qui ont la liberté de mouvoir
» leurs membres à leur gré, doivent être

d'enfants qui se sont, pour ainsi dire, développés sous mes yeux, tant dans les pensionnats que dans les familles, m'ont suggéré l'idée d'établir un corset mécanique, au moyen duquel on peut se prémunir, d'une manière infaillible, contre les déviations de la taille; ce corset ne ressemble en rien à ceux qu'on a faits jusqu'à ce jour pour les établissements orthopédiques, et les résultats fournissent journellement des preuves irrécusables de sa complète réussite.

» plus forts que ceux qui sont emmaillo-
» tés, etc. »

Jusqu'ici, tout démontre que c'est à partir de la naissance de l'enfant, qu'on doit lui prodiguer des soins successifs, sans doute plus précieux qu'on ne croit pour le reste de sa vie.

Voici maintenant ce que dit M. le docteur Remy dans une dissertation médicale sur l'exercice de la danse :

« Quand on ne considère dans la danse
» que la puérilité et le ridicule des gam-
» bades de cet exercice, on cesse d'être
» étonné que des personnes recommanda-
» bles se soient élevées contre son usage :
» mais envisagée sous le rapport de son

» influence sur le physique, la danse est
» un exercice avantageux à la jeunesse,
» toutes les fois qu'il n'est pris que dans de
» justes mesures. Chez les jeunes gens chez
» lesquels se mouvoir est un besoin pour
» émousser l'excès de vitalité musculaire et
» leur faire acquérir un plus haut degré de
» force, la danse convient parfaitement;
» elle convient encore pour produire une
» légère diversion des forces vitales, les-
» quelles, par l'effet de l'étude, tendent
» à s'accumuler vers le cerveau, aux dépens
» des autres parties du corps. Beaucoup
» d'autres exercices sans doute, peuvent
» remplacer la danse dans ces cas là; par
» exemple l'exercice gymnastique, etc.,
» mais feraient-ils obtenir le port agréable
» et ces manières aisées que donne la danse
» au corps? et, ce qui est plus essentiel,

» pourraient-ils remédier aux attitudes vi-
» cieuses que le corps des jeunes gens ne
» prend que trop souvent, corriger même
» les difformités de certains vices de con-
» formation, etc., etc. »

Ce raisonnement établi par une personne qui a étudié l'anatomie, me paraît sans réplique et confirme mon opinion sur les bons effets de la danse. Dans cette conviction, je suis persuadé que l'on s'est souvent trompé en faisant appeler des médecins pour traiter des jeunes personnes qui n'avaient d'autres indispositions que le manque d'exercice: alors on épuisait tous les secours que l'on croyait nécessaires dans ces circonstances, sans en obtenir (bien entendu) aucun résultat favorable. En prenant une route si opposée, on les affaiblis-

sait davantage; et, par conséquent, on se jetait dans un dédale d'inquiétudes sur leur compte, plutôt que d'employer un remède si favorable à la jeunesse (1).

Combien en est-il de ces jeunes plantes (car on peut les nommer ainsi)? puisque d'un mois à l'autre leur physionomie et leurs formes naturelles changent? combien en est-il qui n'ont ni forces, ni respiration, et qui sont courbaturés pour la moindre promenade qu'elles ont faite à pied? Il me semble que cette raison seule, quoiqu'elle ne soit pas la plus forte, prouverait encore que l'exercice pris à propos, est la moitié de la vie, surtout dans la jeunesse.

1 L'exercice de la danse.

Je ne crois pas cependant que ce soit en conduisant les enfants dans les soirées dansantes, qui se succèdent dans l'hiver, que l'on remplirait le but que je propose (1); c'est au contraire, dans ces occasions[1], qu'ils sentiraient leur incapacité, leurs jambes n'étant pas exercées. Le corps les épaules, la tête n'étant jamais bien tenus, éprouveraient de suite une grande fatigue; de plus, ils pourraient s'attendre à recevoir à chaque instant quelques bourrasques, parce que trente ou quarante personnes dansent maintenant ensemble dans un salon où il ne devrait y en avoir que seize, et même partagées en deux ronds, ainsi que la chorégraphie des figures françaises l'exige,

[1] Quand par la foule on est trop pressé, le corps s'affaisse, et la bonne tenue disparaît.

c'est-à-dire, quatre hommes et quatre dames pour chaque quadrille. Je ne veux pas dire qu'on doit se restreindre à ne danser que seize personnes dans des appartements d'une grande dimension, mais cependant il est nécessaire de se partager ainsi que je l'ai indiqué, pour ne pas ressembler à ces petits enfants qui dansent en rond, sur l'air : *A mon beau Château, etc.* Cette manière de se tenir mutuellement par les mains, leur est sans doute suggérée par l'idée de ne pas se laisser tomber; rien ne peut être mieux jusqu'ici pour de si petits individus; mais pour les grandes personnes, il me semble qu'elles peuvent faire plus que cela; aussi les inviterai-je à remarquer que la confusion qui règne à présent dans les salons, les empêche, non-seulement de danser, mais elle est cause

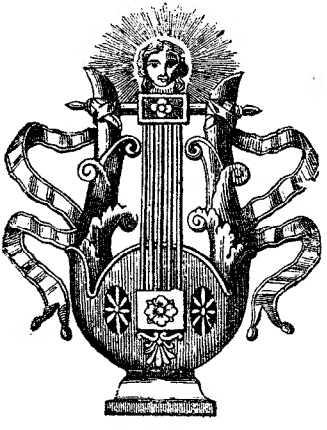
que les demoiselles ne peuvent plus se garantir des mauvais coups qu'elles reçoivent dans la foule. Il y en a beaucoup qui sont privées d'aller en soirée, par suite de ces fâcheux accidents : Ils se renouvelleront probablement, si l'on continue à danser dans les encombrements (1) : il faudrait, au contraire, que l'on conservât toujours assez de place pour que les messieurs pussent se tenir à une distance respectueuse de leurs danseuses, autrement il est impossible d'observer aucune convenance, et je ne conçois pas même que l'usage actuel permette qu'on se tienne coude à coude auprès

1 Une soirée de danse n'est belle maintenant que lorsque la foule se prolonge jusqu'au bas de l'escalier, il est même beaucoup de personnes qui, après avoir fait de grandes toilettes, ne peuvent seulement pas pénétrer jusqu'aux appartements.

des personnes qu'on ne connaît pas. Ces manières libres et sans façon n'ont jamais existé que depuis quelques années. Cet air de familiarité finira, si l'on n'y prend garde, par exclure entièrement la politesse dont les Français se sont toujours si bien acquittés en bonne compagnie.

Toutes les personnes qui ont jadis bien dansé conviendront sans peine que la danse la moins bien exécutée alors, serait encore préférable à ce qu'on fait de mieux aujourd'hui. Persuadé comme je le suis que cet exercice peut se joindre avec avantage aux études sérieuses, je ne prolongerai pas plus loin mes réflexions sur cet art qu'on ne peut abandonner sans faire une perte réelle. J'invite donc les jeunes gens à vouloir bien croire que les grâces du corps peuvent,

ainsi que les sciences, coopérer au bonheur de la vie, et si dans le nombre des observations que j'ai l'honneur de soumettre au public il s'en trouvait d'assez puissantes pour amener quelques heureuses réformes, le but que je me suis proposé serait alors rempli.



CORSET MÉCANIQUE.

Nota. Monsieur Alerme vient d'inventer un corset mécanique propre à servir aux deux sexes, et dans lequel il n'est pas possible de se mal tenir : on peut le serrer au point qu'on désire sans gêner d'aucune manière les mouvements du corps : le même peut servir à plusieurs personnes d'une taille plus ou moins haute, par le moyen d'un procédé particulier : ce corset est établi pour le bien de l'humanité : redresser les torts de la nature et prévenir les accidents, tel a été le but de l'auteur.

Il a également fait établir un nouveau genre de tourne-pieds de son invention, dans lequel on a l'avantage de redresser les genoux qui ne se jettent que trop souvent en dedans, ce qui fait assurément

marcher mal; le même objet tient aussi les chevilles dans leurs jointures et les empêche de grossir; il tourne les pieds et les hanches autant qu'on le veut et toujours progressivement.

Ces deux objets ne se trouvent qu'à son domicile, rue Thérèse, N° 11. On peut lui écrire à l'Académie royale de Musique à Paris.

Les personnes qui désireraient se mettre promptement au courant des quadrilles, trouveront à son domicile un salon spacieux consacré à ses leçons.

FIN.